

Les Cahiers d'European 16, Villes vivantes

Prendre soin de l'avenir, Quatre pistes pour une architecture du care

Marie Tesson et Louis Vitalis

Octobre 2022, pages / pages 73-78

Face au désir de *care* que nous connaissons aujourd'hui, on peut être tenté de réinventer une architecture qui lui correspondrait. Prendre soin de ce qui est déjà là suppose pourtant de faire avec le passé, de tisser des liens avec des manières de faire développées en architecture; sans table rase. Ce texte se propose ainsi de revenir sur des pratiques, des idées, des exemples existants et de les rassembler sous la notion de *care* pour la potentialiser. En reliant ces modes opératoires de l'architecte sous une certaine cohérence, il s'agit d'indiquer des pistes de continuité et de donner un support pour l'avenir à cette architecture du *care* que tant souhaitent habiter.

Accord

Si le *care* n'est possible qu'à condition d'attention, reste à la diriger. Une participation au concours European commence par un déplacement dans un lieu. Une manière d'accorder au site du temps et de l'attention, et de se mettre en accord avec ce qu'il est et ce que les commanditaires y formulent. Cette démarche semble unanimement partagée comme gage de qualité dans la réponse. Proche des apprentissages de projet développés dans plusieurs écoles d'architecture françaises, elle est pourtant rare en agence. Dans son *Plaidoyer pour une architecture mineure*, Henri Gaudin s'interroge: « Qu'est-ce donc que s'insérer, s'intégrer, sinon établir un compromis avec le milieu ? [...] Telle était la composition : celle qui a prévalu dans les cultures traditionnelles et qui assurait d'un accord aux êtres et aux choses. Dans la projection sur le terrain naît l'accord¹. » Cette réciprocité est la condition de cette architecture mineure.

La réciprocité qu'exige Gaudin apparaît chez Karen J. Warren² quand elle décrit la nécessité de l'éthique du *care*. Elle explique que le but est d'aller vers une éthique « qui fasse une place centrale à des valeurs de soin [*care*], d'amour, d'amitié et de réciprocité appropriée - des valeurs qui présupposent que nos relations aux autres ont un rôle central dans la compréhension de qui nous sommes ». Or, comme le rappelle Françoise Fichet³: « L'ordonnance du monde est faite de sympathies, d'amitié entre les choses, de ressemblances par lesquelles elles s'allient, au double sens d'alliage et d'alliance. » La tâche de l'architecte et son expertise pourraient se situer dans « l'attention » nécessaire au repérage, à la mise en valeur, ou à l'élaboration de ces amitiés, de ces alliances et de ces alliages. Une attention dont il possède déjà les méthodes et les compétences inhérentes.

La dérive situationniste, l'exploration, l'errance ou la promenade de différents collectifs européens qui font de la marche une attitude éthique et politique du paysage, à l'instar des Romains du collectif Stalker, soulignent l'importance du temps passé au contact du site, autant qu'ils l'autonomisent comme pratique indépendante. La présence au lieu comme démarche de projet est déployée par Aldo Rossi⁴ quand il évoque par exemple la manière dont Sixte Quint a conçu le plan de Rome : « Il ne s'agissait pas d'un plan sur le papier; Sixte Quint avait Rome, pour ainsi dire, dans le sang. Il parcourait lui-même à pied les rues que devraient emprunter les pèlerins et il connaissait donc les distances entre les divers points. Lorsqu'il perça, en 1588, la nouvelle rue allant du Colisée au Latran, il parcourut à pied, avec ses cardinaux, tout le chemin jusqu'au palais du Latran, alors en voie de construction. Sixte Quint donna à ses rues un développement organique, suivant la structure topographique de Rome. » Ces liens tissés avec les sites sont aussi favorisés par les projets de parcours, de randonnées, de refuges et de toutes ces architectures qui valent d'abord parce qu'elles permettent de prolonger ce temps passé *in situ*.

Empathie

Cette amitié nouée avec le site conduit à s'intéresser à ce qui le peuple ou pourrait le peupler. Le projet n'existe donc pas pour lui-même, mais pour autrui. À cet égard, « se mettre à la place de » est une opération de conception fondamentale de l'architecte; si une personne entre dans le futur

édifice, que voit-elle ? Quelles sont ses préoccupations ? Comment s'orientent-elle ? Voici quelques questions courantes par lesquelles les concepteurs amorcent un décentrement passant par l'exercice de l'imagination. La perspective du *care* donne une puissance toute particulière à cette démarche. Pour pouvoir se mettre à la place de ces habitants pour qui l'on conçoit, il faut s'intéresser à eux, les connaître, tenter de les comprendre. Adopter le point de vue de quelqu'un d'autre est un travail radicalement différent de celui consistant à jouer son propre rôle.

Cette démarche rejoint des approches féministes de la connaissance, comme celle de Sandra Harding pour qui la capacité à tenir compte d'autres points de vue et de les démultiplier est la condition d'une plus grande objectivité⁵. Une objectivité accrue, parce que située, incarnée dans des corps tous différents, des classes sociales, des genres, des cultures. Donna Haraway indique en quoi cela prémunit de l'illusion d'un point de vue neutre universel⁶. Le travail de Forensic Architecture, qui exploite les outils et les compétences de l'architecte comme des instruments d'enquête afin de rétablir la vérité sur des crimes contre l'humanité, des catastrophes environnementales, des assassinats politiques, etc., laisse croire que cette recherche d'objectivité peut être proprement architecturale.

Partant de là, l'intérêt pour le vivant non humain fait de ce décentrement une condition *sine qua non* de la conception. Se mettre à la place d'un être vivant si différent de soi impacte nécessairement le dessin du projet. Des exemples existent bien entendu. Si la modernité d'un Berthold Lubetkin donnait avec facétie leur place aux pingouins, le cadre programmatique du zoo de Londres mérite toutefois d'être repensé. Une piste moins hygiéniste était ouverte par François Roche dessinant son projet *Mosquito Bottleneck* à partir du vol des moustiques. En cultivant des toiles d'araignée qui fascinaient tant Frei Otto, l'artiste Tomás Saraceno éveille une imagination toute spatiale... Comprendre le rapport que ces êtres entretiennent au territoire - qu'est-ce *Habiter en oiseau*, selon la formule de Vinciane Despret⁷ ? - peut puissamment informer la pensée de l'espace. S'intéresser à la faune et à la flore ne signifie donc pas un éloignement de l'architecture. Enfin, le défi que pose le vivant est peut-être celui du dépassement d'une pensée individualiste en nous invitant à nous mettre à la place d'entités transindividuelles; essayer de comprendre le comportement d'une forêt, ou les voix à donner à un bassin versant.

Regard

« Rendre visible » est une autre opération de conception typiquement architecturale qui semble trouver sa place dans une éthique du *care*. Savoir lire un territoire, être en capacité de déceler ses ressources propres alors même que les acteurs des sites passent parfois à côté de ces qualités existantes, voilà ce qui fait la force de beaucoup de projets European. C'est un travail sur le regard : comment regarder un lieu ? Comment transformer le regard des élus, des habitants, des usagers de passages sur leurs lieux ? Bernard Rudofsky avait ainsi porté notre attention, notre regard, sur des formes peu considérées; il exerçait notre capacité à voir l'architecture là où on ne la pensait pas au premier abord : dans le vernaculaire, le spontané, l'« architecture sans architectes⁸ » - formulation ambiguë, venant elle-même d'un architecte... Ce travail du regard vaut autant pour l'analyse que pour le projet, puisqu'une intervention finement insérée change la perception de son environnement.

Cette réflexion peut s'inscrire dans une lutte contre l'invisibilisation. Elle excède alors une certaine normativité, celle des corps valides, des habitudes répandues « bien comme tout le monde », des espaces policés d'une ville à consommer. Où est ce travail du *care* quotidien qui rend possible nos vies urbaines insouciantes ? Où sont les déchets et autres *output* que nos villes productives déversent loin des regards ? Il s'agit aussi, d'une manière qui ne soit pas seulement négative, de prendre en compte ces réalités : sortir de la contrainte PMR et des restrictions qui s'imposent de l'extérieur à la liberté conceptrice, pour trouver une manière toute positive d'élaborer des architectures différentes.

Le travail du regard ouvre aussi au paysage. Comme le rappelle Catherine Szanto, la perception est un processus fondamental pour l'émergence du paysage⁹. Il n'y a pas de paysage sans personne pour le percevoir et en apprécier les qualités. De plus, cette perception est cultivée par la représentation. La peinture joue un rôle particulier dans l'histoire du paysage. Les fresques d'Ambrogio Lorenzetti sur *Les effets du bon gouvernement* cités par Augustin Berque¹⁰ seraient fondatrices d'une transformation du regard porté sur notre environnement. En cela les architectes, dont la représentation est un outil fondamental, ont un rôle à jouer. Et la créativité des équipes European dans l'élaboration des représentations est à cet égard illustrative.

Vulnérabilité

« Une chose est de prévoir jusqu'aux moindres détails, avec une représentation sûre, une définition de l'édifice et de leurs relations. Une autre est de livrer au hasard certains de leurs rapports. Ce serait prévoir une marge d'incertitude dans laquelle s'introduirait un imprévu, rendre possible la faille par laquelle l'événement se glisserait dans la structure¹¹. »

La faille, à laquelle en appelle Henri Gaudin, ne serait-ce pas cette vulnérabilité de laquelle on a souvent cherché à priver l'architecture? Invulnérable, permanent, et inaltérable sont pourtant des mots qui s'appliquent mal au bâti. Ce dont il a besoin pour durer, bien plus que de solidité, c'est d'entretien, d'attention, de soin, de maintenance, de nettoyage, et de présence. L'invulnérabilité illusoire sur laquelle se fonde l'architecture, que soutient-elle ? Une image protectrice, une fonction prothétique, un dépassement d'une autre faiblesse, « l'obsolescence de l'homme » - pour paraphraser Günther Anders -, de l'humain, lui-même et du monde auquel il prend part ?

« La pureté est horreur de la vie. C'est en son nom que le monument trouve une intégrité qu'il n'a jamais eue, qu'il s'isole, s'installe dans la négation de l'histoire, cristallise l'architecture dans le temps - dans un temps - et se voit "retrouver" une forme qu'aucun moment de son histoire ne lui a jamais accordée. Il y a dans la pureté un goût morbide.¹² »

Pour Gaudin au contraire, c'est en acceptant non seulement la vulnérabilité humaine, mais celle également de l'architecture, que l'on laissera sa chance à l'avenir. Toujours à poursuivre, à prolonger, et toujours inachevées, les architectures échapperont aux pièges autoritaires, toujours prêts à accueillir les potentiels. Que l'on ne s'y trompe pas : inachevé ne signifie pas que le bâtiment ne soit ni fonctionnel ni viable. L'École d'architecture livrée inachevée par Lacaton et Vassal en 2009 à Nantes ne saurait mieux témoigner d'une ouverture des possibles, d'une place laissée aux jeunes générations d'architectes. Clos et couvert, mais nu, accessible, et prêt à se laisser poursuivre, l'édifice est une vaste invitation aux changements, momentanés, provisoires, ou durables. C'est cette qualité d'accueil qui en fait un bâtiment public et partagé fondamentalement *appropriable*, habitable. La stratégie de Lacaton et Vassal, ce qu'ils nous apprennent avec ce bâtiment, c'est qu'en montrant sa vulnérabilité, il invite l'autre à l'aimer, le soutenir, le poursuivre, le faire durer.

Il faut alors renverser le geste de Philip Johnson qui incitait à se débarrasser des « béquilles » de l'architecture dans un esprit finalement validiste visant une prétendue pureté architecturale¹³. Bien au contraire, élaborons ces béquilles dont nous avons besoin pour soutenir l'architecture et l'habiter avec ce trouble¹⁴ qui lui est propre.

Ce qu'Europac accepte et accueille, en définitive, en dédiant au *care* un axe de réflexion dans sa 16^e session, c'est de reconfigurer la définition de l'architecture, sans se focaliser d'abord sur l'objet fini, mais en s'intéressant à sa place, à ses corps, à sa durée... et cela n'exclut aucunement la forme ou l'intervention construite, celles-ci sont simplement resituées. Des architectures ni pures ni disciplinaires, mais prêtes à embrasser la complexité, les incertitudes et les vulnérabilités que nous n'en finissons plus de nommer quand nous entreprenons de qualifier le monde. Rendre habitable le monde abîmé¹⁵, le réparer, l'entretenir, et lui octroyer un avenir... voilà la responsabilité de ce « prendre soin » que les architectes peuvent choisir d'assumer par éthique. Ce qui n'exclut pas que des maîtres d'ouvrage, des politiques et des habitants enrichissent cette éthique par les moyens qui leur sont propres.

1. Henri Gaudin, « Plaidoyer pour une architecture mineure », *Architecture* N° 403, 1977, pp. 62-67.

2. Karen J. Warren, « The Power and the Promise of Ecofeminism Revisited », *Environmental Ethics* N° 12, 1998 [1990] (republié dans Michael Zimmerman (ed), *Environmental Philosophy. From Animal Rights to Radical Ecology*, New Jersey, Prentice Hall, pp. 337, 338-339), citée par Catherine Larrère, « La nature a-t-elle un genre ? Variétés d'écoféminisme », *Cahiers du genre* N°59, 2015, pp. 103-125.

3. Françoise Fichet, *La théorie architecturale à l'âge classique, Essai d'anthologie critique*, Bruxelles, Liège, Pierre Mardaga éditeur, 1979, p. 16.

4. Aldo Rossi (1966), Traduction de Brun F. (1981), *L'Architecture de la ville*, Paris, L'équerre. Rossi cite Siegfried Giedion, *Space, Time and Architecture*, Cambridge, Harvard University Press, 1941. Traduction : *Espace, Temps, Architecture*, 2 vol., Bruxelles, Ed. la Connaissance, 1968; 2^e éd. : Paris, Denoël Gonthier, 1978, pp. 110-113.

5. Sandra Harding, « Rethinking Standpoint Epistemology: What Is "Strong Objectivity"? », *Feminist Epistemologies*, Londres, Routledge, 1992, pp. 49-82.
6. Donna Haraway, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol.14, N°3, 1998, pp. 575-599.
7. Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, Arles, Actes Sud, 2019.
8. Bernard Rudofsky, *Architecture sans architectes*, Paris, Chêne, 1977.
9. Catherine Szanto, « From Landscape to Garden to Landscape: Traveling Through the Scales of Perception », dans Martinho Da Silva, I.; Portela Marques, T.; Andrade, G. (Eds.), *Proceedings of ECLAS 2014: Landscape: a Place of Cultivation*, Porto, School of Sciences, University of Porto, 2014, pp. 104-107.
10. Augustin Berque, *Écoumène: Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2010, p. 262.
11. H. Gaudin, *art. cit.*, pp. 62-67.
12. *Op. cit.*
13. Philip Johnson, « The Seven Crutches of Modern Architecture », *Perspecta*, vol. 3, 1955, pp. 40-45.
14. Donna Haraway, *Staying with the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*, Durham, Duke University Press, 2016. Traduction de V. Garcia, *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin, Les mondes à faire, 2020.
15. Anna Lowenhaupt Tsing, *The Mushroom at the End of the World, On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*, Princeton, Princeton University Press, 2015.